

De la vitesse des changements linguistiques : peut-on modéliser le(s) rythme(s) des grammaticalisations ?

Section 10

Claire Badiou-Monferran, Université de Lorraine, CELJM-LIS
Corinne Rossari, Université de Fribourg

Très nombreuses sont, en linguistique diachronique, les études consacrées à la grammaticalisation, que ce processus de changement soit entendu i) comme le résultat d'une évolution morphosyntaxique où une unité – lexicale ou peu grammaticale – développe des emplois hautement grammaticalisés, pouvant conduire jusqu'aux emplois de morphèmes liés (voir notamment Lehmann 1995 [1982]) ii) ou comme le résultat d'une évolution cognitivo-communicationnelle, conduisant une unité – lexicale ou grammaticale – à un double passage du concret à l'abstrait et de l'objectif au subjectif (voir entre autres Traugott 1995, Traugott & Dasher 2002, Prévost 2003 ou encore Marchello-Nizia 2006).

Quel que soit le type d'approche requis (morphosyntaxique ou cognitivo-communicationnel), il est désormais acquis que les processus de grammaticalisation s'effectuent en quatre étapes, selon le modèle quadriphasé élaboré par Heine (2002) et revu par Marchello-Nizia (2006) : phase du « stade initial » (*initial stage*) – où dans tous ses emplois, l'item a son sens originel ; phase du « contexte de transition » (*bridging context*) – contexte possiblement ambigu, conduisant par inférence à une nouvelle signification ; phase du « contexte de passage » (*switch context*) – qui apparaît comme un contexte désambiguisé, incompatible avec la signification originelle du terme ; phase de la « conventionalisation » des nouveaux contextes – qui constitue le stade d'achèvement de la grammaticalisation.

Dans ce cadre, la question qui retient aujourd'hui prioritairement l'attention des linguistes est celle de l'extension du modèle quadriphasé aux faits de pragmatisation (voir parmi d'autres Dostie 2004, Brinton & Traugott 2005, Diewald 2006, Waltereit 2006, Buchi 2007, Mosegaard Hansen 2008, Claridge & Arnovick 2010, Prévost 2011, Badiou & Buchi 2012, ou encore, la première table ronde de la section « Diachronie, Histoire de la langue » du *CMLF*2012). Or, quelles que soient les approches (morphosyntaxique vs cognitivo-communicationnelle) de la grammaticalisation et les prises de position adoptées (en faveur ou en défaveur de l'inclusion de la pragmatisation dans la grammaticalisation), la question du rythme (plus ou moins lent, plus ou moins rapide) des faits de grammaticalisation repérés n'a guère intéressé les diachroniciens (voir néanmoins, *infra*, Lightfoot 1993, Carlier 2007 et Marchello-Nizia 2011). Toutefois, pour qui étudie l'histoire des langues – romanes notamment, mais sans exclusive –, la question de la vitesse du/des changement(s) linguistique(s) est cruciale : le critère du rythme des évolutions est au cœur de l'approche contrastive des langues et c'est en outre sur lui que repose une bonne part de la réflexion conduite depuis plusieurs années, en linguistique diachronique, sur la périodisation (voir parmi d'autres la troisième table ronde de la section « Diachronie, Histoire de la langue » du *CMLF*2012).

À la suite des travaux de Lightfoot (1991), élaborés dans le cadre théorique des principes et paramètres, et de ceux de Carlier (2007) consacrés aux articles du français, Marchello-Nizia (2011 : 211) constate qu'au sein d'une famille de « changements liés », la vitesse des phénomènes de grammaticalisation associés est variable. Étudiant la substitution

de *moult* par *très* et *beaucoup*, elle observe que « le premier remplacement, celui de *moult* intensifieur par *très*, se réalise en quatre siècles, entre 1130 et 1450 environ », tandis que « le second, celui de *moult* quantifieur par *beaucoup*, qui est plus tardif puisque ses effets se manifestent vers 1350, et qui donc intervient lorsque *très* est intégré, ne prend que deux siècles ». L'hypothèse, au demeurant émise sous la forme d'une interrogation à valider, est que dans le cadre de changements liés, les faits de grammaticalisation postérieurs à la grammaticalisation initiale s'effectuent plus rapidement que la grammaticalisation initiale.

C'est cet argument, de type chronologique, que nous souhaiterions discuter en prenant comme base différents connecteurs dits de « conséquence ». Nous aimerions comprendre ce qui fait que certains ont un fonctionnement « épistémique » comme dans : « L'herbe a poussé, donc/alors/par conséquent/par voie de conséquence, il a dû pleuvoir », à côté de leur fonctionnement causal « Il a plu donc/alors/par conséquent / par voie de conséquence l'herbe a poussé », alors que d'autres n'intègrent que des configurations associant une « cause » à une « conséquence » : « Il a plu de ce fait/du coup l'herbe a poussé » et non « *L'herbe a poussé, de ce fait/du coup il a dû pleuvoir ». Les questions que nous nous poserons regarderont (i) le lien entre l'emploi épistémique et une courbe de grammaticalisation (en tant que processus cognitif représentant l'acquisition de valeur dite subjective) ; (ii) le rythme de l'acquisition de l'emploi épistémique selon le connecteur ; (iii) les éventuelles raisons qui suscitent ou inhibent cet emploi.

Sans préjuger de la possible *vs* impossible modélisation du changement et le cas échéant de sa vitesse, notre communication entend apporter une pierre à cette question en substituant à l'approche monolithique jusqu'ici requise une approche multifactorielle des processus de grammaticalisations.

Principales références bibliographiques

- Badiou-Monferran, C. & Buchi, E. (2012). Plaidoyer pour la désolidarisation des notions de pragmatisation et de grammaticalisation. *CMLF*2012, 127-144.
- Carlier, A. (2007). La grammaticalisation au niveau du paradigme : de la pragmatique à la sémantique. In Bertrand, O. & al. (éd.), *Discours, diachronie, stylistique du français*. Berne : Peter Lang, 257-276.
- Hansen, M.-B. Mosegaard (1998). *The Function of Discourse Particles. A study with special reference to spoken standard French*. Amsterdam/Philadelphie : Benjamins.
- Heine, B. (2002). On the role of context in grammaticalization. In Wischer, I. & Diewald, G. (éd.), *New Reflections on Grammaticalization*. Amsterdam : Benjamins, 83-101.
- Hybertie, C. (1996). *La Conséquence en français*. Paris : Ophrys.
- Lehmann (1995 [1982]). *Thoughts on Grammaticalization*. Munich/Newcastle : LINCOM.
- Lightfoot, D. W. (1991). *How to Set Parameters: Arguments for Language Change*. Cambridge : MIT Press.
- Marchello-Nizia, C. (2006). *Grammaticalisation et changement linguistique*. Bruxelles : De Boeck.
- Marchello-Nizia (2011). De *moult fort à très fort*: la « substitution » comme type de changement linguistique et l'hypothèse des « contextes propres ». In Dessi Schmid, S., Detges, U., Gévaudan, P., Mihatsch, W. & Waltererit, R. (éd.), *Rahmen des Sprechens. Beiträge zu Valenztheorie, Varietätenlinguistik, Kreolistik, Kognitiver und Historischer Semantik. Peter Koch zum 60. Geburtstag*. Tübingen: Narr Francke Attempto Verlag, 191-212.
- Rossari, C. (1998). Analyse contrastive, grammaticalisation et sémantique des connecteurs. *Travaux de linguistique*, 36, 115-126.
- Rossari, C. (2000). *Connecteurs et relations de discours : des liens entre cognition et signification*. Nancy : Presses universitaires de Nancy.
- Traugott, E.C. & Dasher, R.B. (2002). *Regularity in Semantic Change*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Waltererit, R. (2006). The rise of discourse particles in Italian : a specific type of language change. In Fischer, K. (éd.), *Approaches to Discourse Particles*. Amsterdam : Elzevier, 65-82.